

“Sous la dictature,
vivre, pour moi, c’était
créer de la littérature”

Ismail Kadare. Interview by Florence Noiville

Le Monde, Paris, France, 2019

Le Monde



Ismail Kadaré : « Sous la dictature, vivre, pour moi, c’était créer de la littérature »

ERIC GAROULT / PASCO

Par [Florence Noiville](#)

Entretien Réservé à nos abonnés

Publié le 08 août 2019 à 06h00 - Mis à jour le 09 août 2019 à 03h30

Grands écrivains, grands entretiens (4/5). Il est l’un des Albanais les plus célèbres au monde. L’auteur du « Général de l’armée morte » vit aujourd’hui entre Paris et Durrës, non loin de Tirana, et fuit les journalistes. Pour « Le Monde », cependant, il a fait une exception.

Il ne figure pas encore sur les billets de la monnaie albanaise (le lek), mais il incarne à lui seul la culture de son petit pays. En Albanie, où il passe la moitié de l'année, Ismaïl Kadaré est étudié à l'école et connu de tous, du chauffeur de taxi à la serveuse de restaurant. Le reste du temps, il vit près du jardin du Luxembourg, à Paris, où il s'est installé en 1990, quand il a obtenu l'asile politique en France.

A 83 ans, l'écrivain est fêté à chacun de ses retours à Tirana, la capitale. En mai, il a inauguré la « maison-atelier Kadaré » (*Kadare shtëpia studio*). Il s'agit de l'appartement, au décor typique des années 1960, où sur l'extérieur – une pour entrer, l'autre pour fuir... on n'est jamais trop prudent en dictature –, qui vient d'ouvrir au public.

On y visite le bureau d'Ismaïl Kadaré, aux murs peints en vert. On y voit la cheminée au coin de laquelle il s'asseyait chaque matin pour travailler, avec les craquements du feu dans l'âtre pour seul accompagnement. On découvre la machine à écrire Hermès Baby – un nom qui va comme un gant à ce fin connaisseur des mythologies – sur laquelle ont été tapés ses grands romans de l'époque, *L'Hiver de la grande solitude*, *Avril brisé*, *Le Palais des rêves...* (1973, 1980, 1981 ; tous ses livres sont disponibles chez Fayard, qui a publié ses œuvres complètes en douze volumes, entre 1993 et 2004).

Lire aussi [« Le Général de l'armée morte », d'Ismaïl Kadaré : une révélation](#)

Dans la bibliothèque, son œuvre considérable, traduite en plus de 40 langues, témoigne de ses passions immuables, des légendes balkaniques à l'Antiquité grecque – dont il s'est beaucoup servi pour attaquer de biais la dictature –, des ouvrages de Jean-Pierre Vernant ou Pierre Vidal-Naquet à ceux de « Uiliam Shekspir », ou de « Balzak » aux classiques russes en cyrillique.

Le jour où nous avons rendez-vous, en mai, Kadaré craignait sans doute que les visiteurs de sa maison-atelier ne troublent la rencontre. Lui qui avait hésité à accorder cette interview – il n'en donne presque plus – a préféré nous recevoir, en compagnie de son épouse, Elena, dans une tour moderne de Tirana, où ils possèdent un pied-à-terre. Il était venu de Durrës où il passe les mois d'été. Conversation devant un *kafë turke*.

Lire aussi [L'UE donne son accord, sous conditions, au processus d'adhésion de l'Albanie et de la Macédoine](#)

Vous arrivez de Durrës. Où cette ville se situe-t-elle ?

A une trentaine de kilomètres de Tirana, sur le littoral adriatique. On y trouve un grand amphithéâtre antique construit sous le règne de Trajan. Cicéron avait une maison à Durrës.

Vous hésitez à venir à Tirana pour cette interview...

Chez un auteur, en tout cas chez moi, le désir d'expliquer – d'expliquer comment fonctionne le processus de création, notamment – est indissociable de son contraire, la propension à s'en abstenir.

Pour quelle raison ?

Un mythe albanais raconte l'histoire suivante : un jeune montagnard recevait chaque nuit la visite d'une fée. Pour le rendre heureux, elle avait mis une condition. Il ne devait jamais faire allusion à elle sous peine de perdre l'usage de la parole. Mais le jeune homme, cédant un jour à la tentation, finit par révéler le secret et devint muet sur-le-champ. A certains égards, le sort de ce garçon me rappelle celui de l'écrivain. Lui aussi est « visité par sa muse », comme on dit – même si celle-ci lui apporte parfois plus de tourments que de félicité. Lui aussi est déchiré entre l'envie d'en parler et celle de la garder cachée. S'il transgresse le pacte et révèle ce qui doit être tu, il risque de perdre, sinon l'usage de la parole, du moins quelque chose de lui-même. Sans compter qu'expliquer les arcanes de l'inspiration est forcément une idée vaine. C'est comme s'asseoir sur la margelle d'un puits et tenter d'en éclairer le fond avec un miroir.

« Même s'il est applaudi, l'écrivain n'est jamais aussi satisfait qu'il lui arrive de le paraître. Car il est seul à savoir ce qu'il a voulu dire sans avoir pu l'atteindre »

Vous avez pourtant intitulé l'un de vos livres « Invitation à l'atelier de l'écrivain » (Fayard, 1991), dans lequel vous parlez, à la troisième personne, de vous, mais aussi de l'écrivain en général. A quoi votre atelier ressemble-t-il ?

A un terrain vague derrière une usine de réparation mécanique. On y trouve pêle-mêle pièces détachées, morceaux de ferraille, fils métalliques, boulons... Autant d'éléments disparates utilisés lors de la réalisation ou du polissage d'une œuvre. Tout écrivain sait qu'une partie de ces matériaux, qu'il a lui-même produits, lui sera utile, mais il sait aussi qu'une autre partie rouillera et finira, en même temps que lui, au rebut. D'où un sentiment de déperdition qui est un tourment de tous les instants.

La « maison-atelier Kadaré » inaugurée en mai, à Tirana, en Albanie.



La « maison-atelier

Kadaré » inaugurée en mai, à Tirana, en Albanie. FLORENCE NOIVILLE / « LE MONDE »

Ce tourment n'est-il pas compensé par la satisfaction du résultat ?

Mais, même s'il est applaudi, l'écrivain n'est jamais aussi satisfait qu'il lui arrive de le paraître. Car il est seul à savoir ce qu'il a voulu dire sans avoir pu l'atteindre. Tout comme il est seul à étouffer dans son cœur la douleur qu'il ressent pour ce qui n'a pas pu voir le jour. Il sait que ce qu'il a écrit n'est qu'un simple fragment. Un fragment de ce qu'il souhaitait produire. Il sait aussi que quelque chose lui a fait défaut. Lui fera toujours défaut. Une pièce détachée, un treuil, un outil. Sans parler des jours de sa vie, qui sont comptés.

Lire aussi ce portrait de Kadaré de 1996 par François Maspero : [Kadaré, en toutes Lettres](#)

Parlons de votre vie, justement, de vos premières années. Quel genre d'enfance a été la vôtre ?

Riche en événements. J'avais 5 ans lorsque la seconde guerre mondiale a éclaté. Je vivais à Gjirokastër [dans le sud de l'Albanie]. Toutes les armées étrangères passaient par là, les Italiens, les Grecs, les Allemands, qui bombardèrent la ville... Moi, j'étais au spectacle. Un spectacle permanent. Gjirokastër passait de main en main. Pour un enfant, tout cela était incroyablement excitant.

De « Chroniques de la ville de pierre » (Hachette, 1973) à « La Poupée » (Fayard, 2015), Gjirokastër est restée très présente dans votre œuvre...

C'est une ville singulière, la cité la plus penchée du monde. J'ai souvent décrit la manière dont le sommet

d'une maison y effleure parfois les fondations d'une autre. Comment, si l'on glisse dans une rue, on risque de se retrouver sur un toit. Ou comment on peut accrocher son chapeau à la pointe d'un minaret. Enfant, je vivais dans une très grande maison avec de nombreuses pièces vides, idéales pour le jeu. Sur le long divan de la « grand-pièce », il y avait souvent un groupe de vieilles femmes, assises en rang d'oignons. Elles venaient prendre le café tout en observant le paysage avec une lorgnette. Ce sont leurs discussions qui, d'une certaine manière, ont nourri mon envie d'écrire.

Comment cela ?

Il y avait chez ces vieilles, je m'en suis aperçu plus tard, quelque chose d'impérissable. La sobriété de leurs propos, le lien entre réel et irréel, cette couche de légende déposée sur les faits... Et aussi une souveraineté dans les jugements qu'elles portaient sur le monde – les rois, les républiques, l'Anglais, le « Germain »... J'admirais leur aptitude à voir les choses d'en haut, à juger et à jauger. Je me suis souvent dit que j'avais eu de la chance d'être né à cet endroit, mais aussi d'avoir entendu mon premier commentaire sur le monde de la bouche de ces vieilles femmes perspicaces, tout de noir vêtues, qui me faisaient l'effet d'un chœur antique. Elles ne savaient ni lire ni écrire, mais elles avaient un style.

Gjirokaštër, c'est aussi la ville natale d'Enver Hodja (1908-1985), qui fonda le Parti communiste en Albanie et y instaura une dictature sanglante. L'un des régimes les plus autarciques et les plus ubuesques aussi...

C'est exact. A une trentaine d'années près, Hodja et moi sommes nés dans la même ville. Mieux, dans la même rue. Elle s'appelle la « ruelle des fous » ! Lui l'était sans aucun doute. Je revois ses yeux brillant de plaisir à l'idée de faire le mal. Il avait imaginé ce scénario paranoïaque selon lequel la toute petite Albanie allait être attaquée par les superpuissances de l'époque, mais qu'elle réussirait à les vaincre ! Quant à moi, comme tous les Albanais d'alors, je baignais dans cette propagande invraisemblable et grotesque. Je me suis souvent demandé comment j'avais pu ne pas devenir fou.

Lire aussi [L'Albanie post-communiste, un monde toujours à part](#)

Lorsque la dictature s'est installée, vous n'aviez pas 10 ans. Quels sont vos souvenirs de cette époque ?

Ma grand-mère était foncièrement hostile au communisme, tout comme mon père, qui venait d'un milieu modeste. Ma mère, elle, appartenait à une famille plutôt riche mais, paradoxalement, c'est elle qui était favorable au régime. A l'école, je n'étais ni d'un bord ni d'un autre, mais je connaissais les deux et j'ai vite appris à être indépendant. A 11 ans, j'ai lu *Macbeth*. Ça été un éblouissement. J'ai recopié toute la pièce à la main. Après Shakespeare, j'ai découvert Eschyle, qui plus tard allait m'inspirer *Eschyle ou l'éternel perdant* [Fayard, 1988]. J'étais frappé par les nombreux parallèles qui existent entre l'univers de la tragédie grecque – un enchaînement de meurtres, de vengeances et de contre-vengeances, dans une lutte sans merci pour le pouvoir – et celui de la dictature.

De tous les auteurs tragiques, Eschyle est celui qui, au VI^e siècle avant notre ère, s'est employé à décrire et à classer minutieusement toutes les formes de violence et de punition : de la rivalité du désir dans *Les Suppliantes* à la révolte du « plus petit » dans *Les Perses*, du meurtre rituel dans *L'Orestie* au défi aux dieux dans *Prométhée*. Et encore ne connaît-on qu'une très faible partie de son œuvre puisque, sur les 90 pièces qu'il a écrites, seules 7 nous sont parvenues... Bref, vous voyez : grâce à la grande littérature, j'avais cette chance immense d'être au royaume des morts, mais vivant.

« Après Shakespeare, j'ai découvert Eschyle. J'étais frappé par les nombreux parallèles qui existent entre l'univers de la tragédie grecque et celui de la dictature »

Dès votre jeunesse, ces lectures vous ont « immunisé », dites-vous. Contre quoi exactement ?

Après mes études de lettres, à Tirana, j'ai été envoyé à Moscou, à l'Institut Gorki. C'était là qu'on envoyait les « troupes d'élite du réalisme socialiste ». Pour fabriquer les écrivains officiels du régime. Trois ans au cours desquels on écrasait en vous toute velléité de créativité, tout germe d'originalité. Mais, en ce qui me concerne, j'étais immunisé, en effet. Immunisé par ce que j'avais lu. Plus rien ne pouvait avoir d'emprise sur mon cerveau. Ce qui se passait à Elsenaur ou sur les remparts de Troie me semblait bien plus réel que le réalisme socialiste. Du coup, j'ai passé trois ans à me dire que je devais faire exactement le contraire de ce qu'on m'enseignait à l'Institut Gorki. Shakespeare et Eschyle m'ont sauvé de l'endoctrinement.

Lire aussi cette tribune de 1999, sur la guerre du Kosovo : [Gagner la guerre, perdre la paix](#)

Vous souvenez-vous de vos premiers écrits ?

A 17 ans, j'avais composé un poème intitulé *Paris*. Le directeur de la maison d'édition à laquelle je l'avais donné voulait le publier, mais il était embarrassé : j'écrivais sur une capitale bourgeoise sans la critiquer. Il

me proposa de joindre autre chose à mon texte, une poésie sur Moscou, par exemple, ou une correspondance avec une fille d'URSS. Dans ces années-là, les correspondances avec des Soviétiques étaient à la mode et je correspondais avec une certaine Ludmilla, une Moscovite dont j'étais gravement amoureux. Cela a arrangé l'affaire. L'éditeur m'a dit qu'il me publierait mais que je ne devais pas me « monter la tête ». J'ignorais à l'époque que je vivrais un jour à Paris.

Paris, où vous demandez l'asile politique quelques décennies plus tard. Pourquoi avoir choisi la France ?

C'était naturel. La France était le pays étranger où j'avais le plus d'amis, le premier où mes livres avaient été traduits. A l'invitation de mon éditeur, Claude Durand [*le patron des éditions Fayard, 1938-2015*], je m'y étais déjà rendu plusieurs fois, alors qu'à l'époque il était très difficile pour un Albanais de quitter son pays.

Justement, on vous a souvent interrogé sur la façon dont vous aviez pu composer ou non avec le régime de l'époque. Dans [une interview au « Monde », en 2001](#), vous ne cachez pas votre lassitude d'avoir à repousser toujours ces soupçons. Vous concluez : « Au fond, ce qu'on me demande, c'est pourquoi je suis sorti vivant du système. »

On pouvait être fusillé pour des choses minuscules, pourquoi aurait-il fallu que je me sacrifie ? Les donneurs de leçons me disaient : « Vous n'avez pas été sincère avec les dictateurs. » Mais faut-il être sincère avec des bandits, des fauves ?

Revenons à votre œuvre. N'avez-vous jamais songé à changer de langue d'écriture, comme l'ont fait jadis Conrad, Nabokov ou Kundera, et à écrire en français ?

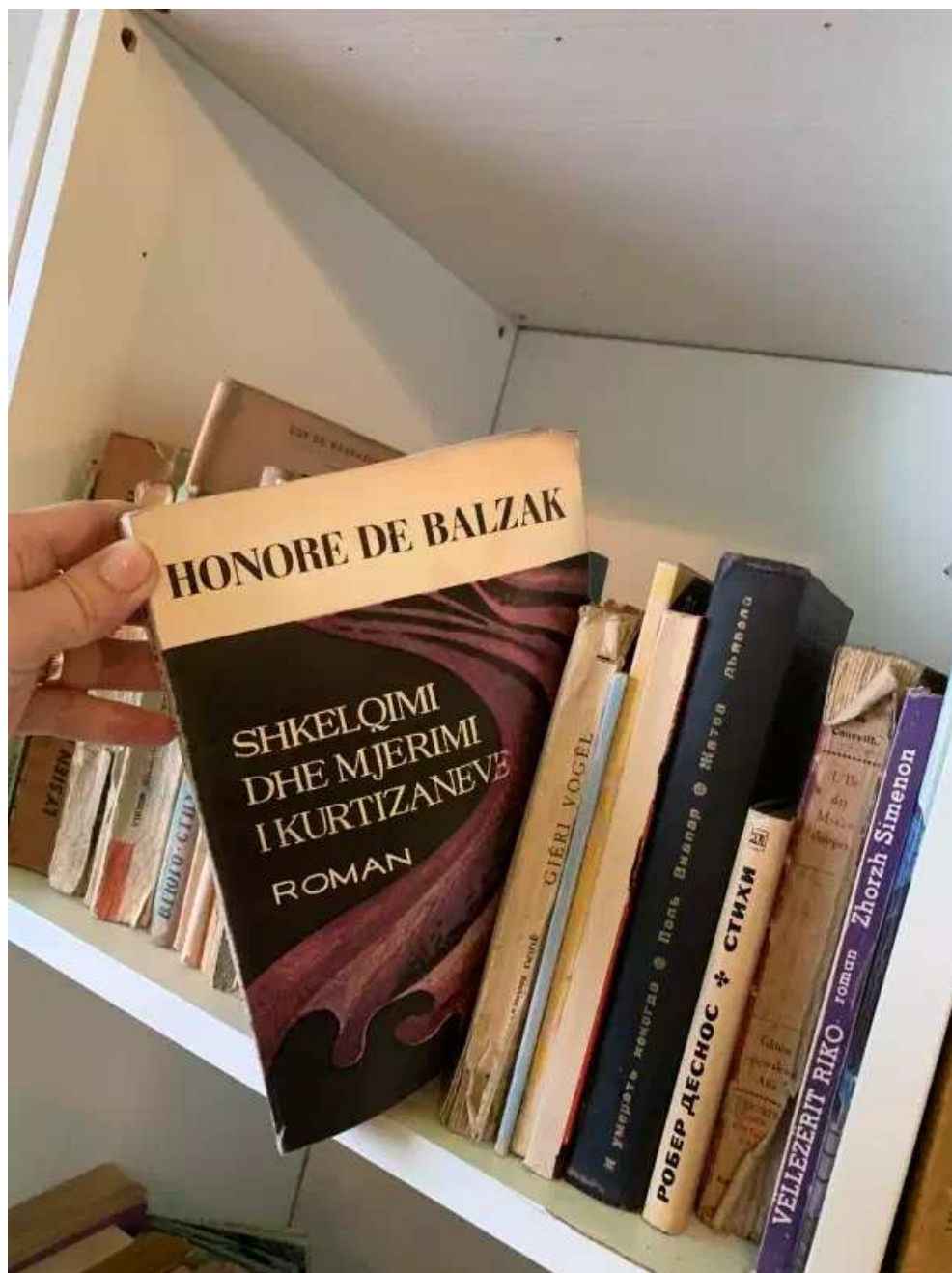
Jamais. Un tel choix me paraîtrait contre-nature. L'albanais n'est peut-être guère étudié ou apprécié, mais c'est une langue qui, avec le grec, le latin, l'arménien..., compte parmi les plus anciennes d'Europe. A l'apogée de l'Empire romain, c'était la langue des Illyriens. Plus tard, l'Empire ottoman l'a interdite, mais elle a survécu... cinq cents ans ! Pour un écrivain, elle est un atout. Aussi précise que l'allemand, elle est capable de dire en quelques mots ce qui demanderait plusieurs pages en français. Moi qui suis curieux, j'ai comparé plusieurs traductions de *Macbeth* et constaté que l'albanaise est la meilleure, ce que les experts de Shakespeare ne contestent pas. C'est une langue qui conjugue les trésors du latin avec ceux des langues celtiques, voilà son secret. Le premier à s'y intéresser sérieusement fut, au XVII^e siècle, le philosophe allemand Gottfried Wilhelm Leibniz.

Article réservé à nos abonnés Lire aussi [Le chagrin d'Ismail Kadaré](#)

Qu'avez-vous ressenti quand votre « maison-atelier » a été inaugurée ?

Je me revois assis devant le feu. Avec le sentiment d'être un « écrivain libre », paradoxalement. Ma femme, Elena, travaillait dans une maison d'édition. Chaque matin, je restais seul et j'écrivais. Quoi de plus merveilleux ? Certains de mes livres étaient interdits, mais j'écrivais à peu près ce que je voulais. Parfois, je sentais qu'une phrase était bonne. Même si elle était sans logique, je ressentais sa beauté cachée. Je l'éprouvais physiquement. Pour moi, la seule consolation a toujours été au-dedans de la littérature. Et dans le mystère d'être compris, même si c'est seulement par quelques-uns.

Dans la « maison-atelier Kadaré » à Tirana, en Albanie.



Dans la « maison-atelier Kadaré » à Tirana, en Albanie. FLORENCE NOIVILLE / « LE MONDE »

Considérez-vous que vous avez eu de la chance ?

Connaissez-vous ce proverbe latin : « *Vivere militare est* » ? Eh bien, si « faire la vie », c'est comme « faire la guerre », on se doit d'être heureux quand on n'a pas été tué. [Sourire.] Pour moi, vivre, c'était créer de la littérature. Manquer à ce devoir aurait été ne pas vivre. J'ai fait ce que je devais faire et, pour ce qui est d'écrire, finalement, je n'en aurai été empêché par rien. Alors, oui, j'ai été chanceux. Souvent, on me disait, en Albanie : « *Ah, si tu habitais dans un pays libre...* » Mais qui sait ? Qui sait si ça n'aurait pas été différent ?

Aujourd'hui, quand vous vous retournez sur votre œuvre, quelle est votre plus grande fierté ?

Cela fait plusieurs décennies que j'ai écrit sur la dictature la plus cruelle de l'Europe d'après-guerre. Aujourd'hui, des années plus tard, mon écriture est la même. Elle n'a pas changé d'un iota. Si vous ne voyez pas la date d'un ouvrage, vous ne pouvez pas dire à quand il remonte. En 2017, par exemple, j'ai été nommé au Royaume-Uni pour le prix Man Booker International avec *La Niche de la honte* [Fayard, 1984], un texte écrit en 1978. Eh bien, quarante ans plus tard, et à ma plus grande joie, le jury a jugé que sa lecture était toujours parfaitement actuelle et naturelle. De cela, je suis heureux. J'ai créé de la littérature normale dans un pays anormal.

Repères

1936 Ismail Kadaré naît à Gjirokastër, dans le sud de l'Albanie.

Années 1950 Il commence à écrire, en particulier des poèmes.

1955-1960 Il étudie les lettres à l'université de Tirana puis à l'institut de littérature Maxime-Gorki de Moscou.

1960 Rupture entre l'Albanie et l'URSS. Kadaré rentre en Albanie.

1963 Il publie *Le Général de l'armée morte*, qui lui apportera la renommée à l'étranger, en particulier en France (traduit de l'albanais par [Jusuf Vriioni](#), comme la plupart de ses livres jusqu'en 2000, Albin Michel, 1970).

1965 La dictature stalinienne d'Enver Hodja interdit son deuxième roman, *Le Monstre* (Fayard, 1991).

1970 *Chronique de la ville de pierre* (Hachette, 1973).

1973 *L'Hiver de la grande solitude* (Fayard, 1978 ; nouvelle édition en 1999).

1978 *Le Crépuscule des dieux de la steppe* (Fayard, 1981).

1980 *Avril brisé* (Fayard, 1981).

1981 *Le Palais des rêves* (Fayard, 1990).

1983 *Le Général de l'armée morte* est adapté au cinéma par l'Italien Luciano Tovoli sur un scénario de Federico Fellini, avec Marcello Mastroianni, Michel Piccoli et Anouk Aimée. Il le sera à nouveau six ans plus tard par l'Albanais Dhimitër Anagnosti, sous le titre *Le Retour de l'armée morte*.

1989 *Le Dossier H* (Fayard, 1990).

1990 Il obtient l'asile politique en France.

1992 *La Pyramide* (Fayard).

1995 *L'Albanie, visage des Balkans* (Arthaud).

1998 *Trois chants funèbres pour le Kosovo* (Fayard).

2005 Prix Man Booker International pour l'ensemble de son œuvre.

2008 *L'Accident* (traduit par Tedi Papavrami, tout comme la plupart des livres suivants, Fayard).

2013 *La Discorde. L'Albanie face à elle-même* (Fayard).

2015 *La Poupée* (Fayard).

2017 *Matinées au café Rostand* (Fayard).

« Grands écrivains, grands entretiens », une série en cinq épisodes

[Florence Noiville Tirana - envoyée spéciale](#)